

## Guerre(s)

*Inch'Allah, Canada* [Québec] 2012 , 1 h 41

Mathieu Séguin-Tétreault

---

Number 281, November–December 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67897ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Séguin-Tétreault, M. (2012). Review of [Guerre(s) / *Inch'Allah, Canada* [Québec] 2012 , 1 h 41]. *Séquences*, (281), 55–55.

## Inch'Allah Guerre(s)

Cinq ans après *Le Ring* et un détour par le roman, le court métrage et le documentaire, Anaïs Barbeau-Lavalette débarque avec *Inch'Allah*, portrait sensible et humain de la situation israélo-palestinienne porté par une sincérité désarmante.

MATHIEU SÉGUIN-TÉTREULT



La neutralité du point de vue

C'est une histoire inspirée par des récits vécus, des personnes réelles et les propres expériences de la cinéaste. C'est une histoire d'amitié impossible. Une histoire de femmes. Un triangle amical entre une obstétricienne québécoise (*alter ego* de la cinéaste), une femme enceinte palestinienne et une soldate israélienne.

À travers cette peinture d'une étrangère impuissante (campée par une Évelyne Brochu dont le regard aussi intense qu'insondable atteint une force dramatique bouleversante) en territoire couvert de haine, de *checkpoint* et d'indignation, l'artiste multidisciplinaire connue pour ses prises de position en faveur de communautés défavorisées poursuit l'investigation de ses thèmes familiers : la guerre (sociale ou par les armes) —, l'enfance détruite, la misère et la valeur de la liberté (qui recoupe plus largement le contexte actuel avec les printemps arabe et érable). Parce que poser son regard sur l'étranger (comme l'ont fait quelques productions québécoises récentes : *Incendies*, *Rebelle*, *Shake Hands with the Devil*), c'est s'intéresser à l'Autre, mais c'est aussi poser un regard sur soi (sur la crise identitaire proprement québécoise). Mais l'analogie s'arrête ici; la cinéaste témoigne plutôt de l'impuissance devant cette guerre que livre obstinément l'État d'Israël à la Palestine. Elle filme la colère, mais aussi l'espoir, d'un peuple victime depuis trop longtemps d'une violence au quotidien, insoutenable.

Mais malgré ses nobles intentions, Anaïs Barbeau-Lavalette semble peiner à appréhender adéquatement une réalité aussi complexe. Mais alors que dans *Le Ring*, elle adoptait un dispositif à hauteur d'enfant, qui contredisait dès lors le parti pris hyperréaliste par la ségrégation des espaces dans lesquels évoluait le jeune garçon (l'espace du « bien », lieux extérieurs où l'image était nette, s'opposait alors à l'espace du « mal », espace dysfonctionnel, maternel, où l'image était hors foyer), elle se reprend ici par la neutralité du point de vue. Ce schématisme structurel distribue ici à parts égales les raisons et les torts jusqu'à une finale précipitée qui prend (enfin) parti, dévorant

tout le leurre de l'objectivité narrative de ce film pourtant dès l'entame appuyé par un symbolisme élémentaire (l'oiseau engagé ou volant, les enfants porteurs d'espoir, la représentation de la solidarité féminine par le partage du rouge à lèvres, etc.).

Mais tout l'intérêt d'*Inch'Allah*, sa beauté, réside dans la démarche légitime de la cinéaste, dans son expérience acquise dans le cinéma documentaire (*Les Géants*, *Les Petits Princes des bidonvilles*) qui sert ici à la fiction, dans le cumul de plus d'une décennie de voyages personnels effectués au Moyen-Orient. Et le film trouve sa

raison d'être dans ses moments débordant de vérité qui semblent arrachés au réel, dans la captation du regard des enfants (recrutés dans des camps de réfugiés), dans ses scènes d'une poésie sourde montrant une décharge à la frontière des deux nations séparées par un mur, recréé pour le tournage en Jordanie (immense travail de la directrice André-Line Beauparlant, précieuse artiste de notre cinématographie, de même que du directeur photo Philippe Lavalette, père de la cinéaste, qui parvient à nous faire éprouver la texture et l'odeur de la poussière, de la crasse). Et malgré la lourdeur qu'impose le sujet (traduite par une caméra à l'épaule nerveuse qui dicte un peu trop le chaos de la situation), la cinéaste refuse tout misérabilisme et désamorçe le drame à l'aide de touchantes bouffées d'air (une chanson autour d'un feu, une pause pipi entre la mère et sa fille, un visionnement en famille d'un *Star-Académie* version moyen-orientale, un garçon albinos déguisé en Superman). Parce qu'*Inch'Allah*, c'est aussi un film sans aucune recherche du spectaculaire, qui accorde un grand pouvoir au hors champ (car le sang, les cadavres, les explosions ne sont jamais montrés à l'écran) et qui scrute le berceau de l'intime, là où *Incendies* (financé par les mêmes producteurs) misait sur la tragédie et l'épique de même que sur une représentation plus graphique et sensationnelle de la guerre.

Portrait d'une étrangère en pleine guerre intérieure qui se fait avaler par une guerre bien réelle qui n'est pas la sienne, *Inch'Allah* n'a peut-être pas toute l'audace et l'ambition de ses intentions, mais nous force à saluer l'authenticité de l'approche humaine d'Anaïs Barbeau-Lavalette qui, la tête dans la fiction, les pieds dans le réel, offre une courageuse incursion au cœur d'un conflit qui semble sans fin.

■ Canada [Québec] 2012 — **Durée :** 1 h 41 — **Réal. :** Anaïs Barbeau-Lavalette — **Scén. :** Anaïs Barbeau-Lavalette — **Images :** Philippe Lavalette — **Mont. :** Sophie Leblond — **Mus. :** Levon Minassian — **Son :** Jean Umansky, Sylvain Bellemare — **Dir. art. :** André-Line Beauparlant — **Cost. :** Sophie Lefebvre — **Int. :** Évelyne Brochu (Chloé), Sabrina Ouazani (Rand), Sivan Levy (Ava), Youssef Joe Sweid (Faysal), Marie-Thérèse Fortin (Mère) — **Prod. :** Luc Déry, Kim McCraw, Stephen Traynor — **Dist./Contact :** Séville.